

Montréal, 19 septembre 2035

— Elle n'avait plus d'yeux. Elle était tellement sèche que tous ses organes internes semblaient s'être effrités et que ses globes oculaires, sans rien pour les retenir, étaient tombés par en dedans, dans le vide. Deux trous sur le néant. Sa bouche était mangée par les vers, on voyait les quelques dents qui lui restaient, archiplombées, ça donnait l'impression que son squelette souriait. Sa peau était grisâtre, avec de la mousse bleue par endroits. Elle était couchée sur le côté, comme en position flamenco : le bras droit courbé au-dessus de la tête, les doigts élégamment écartés, l'autre bras ramené près d'elle tenant un paquet comme un bébé. On aurait dit que la mort l'avait prise en levrette, puis laissée tomber.

C'est ainsi que Neil apprend la nouvelle de la bouche d'un médecin légiste outre-Atlantique, qui énumère tous ces détails glauques. Ne pense-t-il pas que ça peut le perturber, comme ça en pleine nuit, la vulnérabilité plein les draps, l'empêcher de se rendormir, trop d'angoisses, de remords ? Après tout, il s'agit de sa mère.

Non, le médecin légiste en rajoute, en mangeant un sandwich jambon-beurre :

— La tête a heurté le marbre de la commode, le coin. Un petit tas de cheveux y est resté collé. On ignore la cause du décès : est-elle tombée ? A-t-elle été poussée ?

Mais comme il n'y a pas de traces d'effraction... En tout cas, l'autopsie nous en dira plus...

C'est en voulant parler au responsable de la macabre découverte que Neil a été orienté par mégarde vers le médecin légiste. Il le regarde présentement à travers ses lunettes à réalité virtuelle augmentée cinquième génération. Le visage bouffi du médecin légiste remplit l'écran, sa bouche s'ouvre et se ferme sur le sandwich, une benne à ordures en marche. Quand Neil zoome, c'est encore plus écœurant : le beurre qui s'échappe à la commissure des lèvres, la viande qui forme une purée pâle. Mais il est incapable d'arrêter : un coup en avant, un coup en arrière, un coup sur le côté, comme si cette manipulation de l'image pouvait lui donner un certain contrôle sur ce qui se passe.

— Y a fallu lui casser les deux bras pour la mettre dans le sac d'alu, sinon pas moyen de la transporter à la morgue. Les gars du SAMU n'ont pas eu le choix...

Le médecin légiste poursuit le remplissage de sa bouche de mots et de sandwich. Pendant que ses lèvres remuent, Neil se dit : *Maudits Français, incapables de la fermer! Ça lui rappelle cette vieille blague : Pourquoi enterre-t-on les Français face contre sol ? Parce qu'il n'y aurait pas assez de terre pour remplir leur bouche.* Il sourit. Le médecin légiste ne s'en aperçoit pas, trop occupé à le mitrailler de mots. D'ailleurs, par on ne sait quel saut de puce, il en est rendu à raconter la naissance de son dernier-né :

— ... la tête ne voulait pas sortir... les forceps...

Le médecin légiste exhibe même des photos numériques du placenta reposant dans un contenant métallique, des serviettes ensanglantées à côté. Neil pense : *Soit ce type s'ennuie à mourir dans sa salle aseptisée, soit il est taré! Puis : Hé, c'est moi qui hérite de la maison et des antiquités! Je vais pouvoir vendre et me faire un peu de cash? Ça serait pas de refus, j'en ai tellement besoin.*

*Mais comment je vais m'y prendre ? Et Rita-Adèle qui m'assassine avec son envie de bébé.* Neil se demande où sont ses foutus ansiolytiques quand son interlocuteur le ramène sur le plancher des vaches :

— Ils ont laissé le paquet sur la table de la cuisine.

— Quel paquet ?

— Celui rempli de feuilles manuscrites que la morte tenait dans ses bras.

*Merde ! Y a un livre.*

Neil interrompt la communication, retire ses lunettes virtuelles et, après un long moment à fixer quelque chose d'insignifiant, genre une fissure dans le mur, la réalité lui saute à la figure : choc, bouffée d'adrénaline, uppercut à l'estomac. Il se plie en deux.

Rosaline s'approche de lui.

— Qu'y a-t-il, Neil ?

— Ma mère... Ma mère est morte.

Rosaline fouille dans son petit sac banane attaché à sa taille et sort d'un flacon un ansiolytique qu'elle glisse dans la bouche de Neil. Sans parler, elle le prend dans ses bras et flatte ses cheveux.

Ils restent ainsi un moment dans le salon d'un penthouse, quelque part dans le centre-ville de Montréal, Neil sous le choc dans les bras de Rosaline toute douce.

Puis c'est la réservation des billets d'avion. Neil est bien obligé de prendre ce qu'il reste de plus économique (il est étudiant, ou plutôt était). Puis ce sont les toujours trop longs trajets dans des aéroports toujours trop éclairés, entourés de gens toujours trop pressés. Puis c'est toujours un peu l'angoisse en pensant au pilote qui peut faire crasher son paquebot volant – trois mille passagers par vol, quand même –, si ses neurones sont des bombes à retardement. Puis c'est l'inconfort du siège et du manque d'espace. Comme il s'y était pris à la dernière minute, il ne restait plus de ces couchettes-tiroirs conçues par les designers IKEA pour les avions Billyairduttir. Alors qu'il sèche sur son siège démontable !

De son hublot, au bout de la nuit, Neil reconnaît Paris avec ses pubs d'Yves Saint Laurent, Chanel, Sony, Samsung, ainsi que des tweets insignifiants du président de la République Jean Sarkozy, qui se disputent le ciel. *C'est d'un laid, pense-t-il. Ils sont sur le point d'atterrir. Pitié, pas de grève, autrement, on n'est pas près d'arriver à destination.*

Rosaline est à côté de lui. En mode condoléances, elle lui tient la main, silencieuse ; elle sait qu'il n'a pas envie de parler. Rosaline sait tout de lui. Elle sait, par exemple, que dès la sortie de l'avion, elle devra le guider dans les dédales de l'aéroport, car avec tous les anxiolytiques qu'il a gobés, il pourrait se tromper, prendre un autre avion et se retrouver en Chine, là

où personne n'a envie de mettre les pieds : l'air est si pollué que c'est le cancer du poumon assuré.

Une fois sur le tarmac, Neil retire ses écouteurs sans éteindre son lecteur. On entend une très vieille chanson de David Bowie : *Life on Mars*. La pièce jouera encore longtemps, tout bas, comme un bzz de mouche qui se débat contre une fenêtre fermée, alors que Neil et Rosaline marcheront dans les allées d'un Super TGV troisième génération à la recherche des sièges 54-56 du wagon F, et qu'une fois assis, Neil regardera Rosaline placer les valises au-dessus de leur tête, dans les compartiments appropriés, en se disant : *Fuck qu'elle est parfaite, Rosaline.*

Raon-l'Étape. Il fait gris souris et froid et venteux aussi. Un temps à se tirer une balle dans la gorge. Neil marche dans les rues de son enfance. Un vrai mouroir. Le complexe funéraire de la rue principale grossit comme une bête qu'on nourrit à coups de cadavres. C'est un des plus gros de la région. Or et ocre, la bête est attrayante. L'énorme centre commercial dans son ventre se doit de donner envie, car la bête ne se nourrit pas seulement de cadavres, mais aussi de caresses de portefeuilles numériques. Ici, on peut acheter des pierres tombales, des cercueils, des urnes, mais aussi des services en tous genres comme la modélisation du défunt en 3D ou des thérapies brèves pour endeuillés. Sans compter la multitude de boutiques : YSL, Chanel, H&M... question d'acheter des habits de deuil pour soi ou pour le dernier voyage du défunt ou juste parce que la mort, c'est flippant et que ça vaut bien quelques dépenses superflues pour se remonter le moral. Il y a même une compagnie de clowns d'enterrement. Ces derniers se tiennent dans les funérailles, ballon noir à la main et nez de bouffon (noir, de rigueur) au milieu du visage, attendant patiemment qu'on vienne pleurer sur leurs épaules.

Neil ne comprend pas que sa mère n'ait pas voulu quitter cette région sinistre et retourner vivre au Québec, d'autant qu'elle n'était pas du coin. « Non, je bouge pas d'ici ! » *Putain d'entêtée !*

— Je te prends rendez-vous avec les pompes funèbres le plus tôt possible, dit Rosaline, en regardant l'immense complexe.

— Mmm, mmm.

Un ciel de gros fumeur. L'incinérateur à cadavres fonctionne à plein régime aujourd'hui. Neil avance en se traînant les pieds à cause des nombreuses pilules qu'il a prises. Rosaline transporte les bagages devant lui. Sa robe vaporeuse ondule sous le vent. *La robe bleue à petites fleurs de ma mère. Ma mère stressée marche vite. Je cours derrière elle. Les petites fleurs s'échappent de sa robe, tombent sur l'asphalte, me font glisser.* Les anxiolytiques n'empêchent pas les souvenirs. L'angoisse monte graduellement en lui, plante ses piolets dans sa gorge, il a l'impression d'avoir moins d'espace pour respirer.

Il arrête un instant sur le pont au-dessus de la Plaine où avec son grand-père, quand il était enfant, il regardait le flux de l'eau jusqu'à ce que le vieux ait envie de pisser. Neil voudrait lancer un caillou, faire des vagues sur ses souvenirs. Il regarde autour, mais il n'y a que du béton. Il reprend sa marche. Rosaline et lui passent devant la grande salle qui servait jadis aux réunions des Raonnais, puis ils montent la côte, suivent le passage des petits hôtels pour familles endeuillées et ils arrivent à la maison : 6, rue du Duc Ferry III.

— Pourquoi t’as amené l’autre? Hein? Juste elle? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi tu l’as amenée pis pas moi? répète Rita-Adèle.

L’hystérie la défigure, on dirait qu’elle mâche dix-huit gommages en même temps tellement elle est énervée.

Neil a envie d’enlever ses lunettes virtuelles où elle apparaît collée à sa rétine et de les balancer dans une autre dimension.

— J’aurais pu y aller avec toi, moi aussi!

— Ça donne envie, avec la tête que tu fais!

Rita-Adèle boude. Neil ressent une espèce de culpabilité, même s’il sait que ça n’existe pas vraiment, que c’est un sentiment-écran qui cache un paquet d’immondices qu’on ne veut pas voir, c’est ce que sa mère lui a appris. Mais bon, il se sent coupable quand même, il l’aime, cette fille. Enfin, il pense.

— Come on, baby, je voulais juste que ça soit facile...

— C’est ça, c’est pas facile avec moi? Je suis trop compliquée pour MONSIEUR? C’est pour ça que t’es parti sans passer me voir à la pharmacie? Juste une note sur la table du salon! HYPOCRITE!

Elle hystérise de plus belle, se prend la tête entre les mains, s’arrache les cheveux par poignées.

— Ben non, c’est pas ce que j’ai dit. Allez, Rita, baby, sois cool. Regarde, j’t’ai appelée en arrivant alors



que je suis crevé. Tu vois, j'ai même pas enlevé mon manteau...

Elle coupe.

*Putain de bord de merde ! Qu'est-ce qu'elle m'énerve parfois !*

Son appel outre-mer l'a tellement mis hors de lui qu'il ne s'est même pas rendu compte qu'il se trouvait dans le bureau de sa mère. C'est ici qu'ils se sont disputés la dernière fois qu'il l'a vue. Son foutu bureau de travail dont elle interdisait l'accès, même à lui, l'être qu'elle aimait le plus au monde. Il l'entendait vivre dans ce bureau, elle déclamait des textes à tue-tête ou les marmonnait, un bruit constant, comme un humidificateur qu'on fait marcher la nuit pour ne pas entendre l'autre ronfler. Petit, Neil croyait qu'elle s'engueulait avec les forces du mal, avec des sorcières, tiens. Les sorcières, c'est elle qui les lui avait implantées dans l'imaginaire pour ne pas qu'il vienne fouiner dans son bureau.

Ses yeux se posent sur l'immense armoire Louis-Philippe dans laquelle elle ne voulait jamais qu'il fouille, puis sur la commode avec son plateau de marbre, le coin. *Le petit tas de cheveux collés...* Flashback : sa mère qui lui donne des baisers esquimaux, qui lui coupe les cheveux et qui n'en finit plus de le trouver beau. Qui l'aime, qui l'aime tellement fort que c'en est étouffant, qu'il faut qu'il parte le plus loin possible, qu'il s'éjecte de ses bras qui le tiennent collé à elle comme une ceinture de sécurité qu'on a oublié d'ajuster sur un gamin rendu trop grand. Son cœur bat la chamade, ses mains sont moites et une chaleur serre sa gorge. Faut qu'il se gèle.

La cuisine n'a pas changé : noire et inox, qui fait très début 2000. Il se rappelle les rénovations que sa mère avait supervisées avec l'implacabilité d'un tueur à gages. Elle voulait que tout se fasse vite et n'avait

de cesse de lui dire d'aller jouer dehors. Sa mère angoissée, nerveuse, un œil sur lui et l'autre sur les plans et les travailleurs et, entre ça, des regards nerveux lancés vers son bureau comme des billes explosives. Il avait trois ans. Ce sont parmi ses premiers souvenirs.

Rosaline remet de l'ordre dans le dispositif informatique sur l'écran central. Tout est mal indiqué, l'heure, la date, la température. Ça énervait toujours sa mère d'avoir à reconfigurer les ordinateurs. Rosaline est experte. En moins de deux, tout est réglé. Parfaite Rosaline. Elle prévoit tout. Elle a même pensé à lui préparer un café comme il l'aime, à la bonne température. En fait, qui doit l'être, car les tasses ébréchées n'indiquent plus les degrés. Pourtant, en bonne Québécoise, sa mère était friande de la météo : pas question de sortir sans regarder sur Internet ce qui se tramait dehors. *Pourquoi a-t-elle laissé les choses se détériorer comme ça ?*

La montre de Neil vrombit. Encore Rita-Adèle. *Merde, je peux pas souffler deux minutes.* Il ouvre l'écran et sa douce apparaît avec un seul sourcil.

— Quand tu daigneras revenir dans ton autre pays, passe chercher tes choses, trou de cul !

Neil sait que Rita-Adèle dit cela parce qu'elle a mal, qu'elle veut qu'il ait peur de la perdre et qu'il la supplie de venir le rejoindre illico, il sait que son comportement est fake, mais que son amour est vrai, que Rita-Adèle l'aime comme une folle, comme une femme qui veut être choisie entre toutes pour qu'on bâtisse quelque chose avec elle.

— Attends, baby. Excuse-moi. Tu sais, la mort de ma mère, c'est un choc. Je suis pas tout à fait moi-même. C'est le moment de me soutenir, hein ? Chérie.

Rita-Adèle ne parle plus, fait mine de réfléchir, le laisse poireauter, une toute petite torture. Pendant ce temps, Neil remarque le paquet dont lui a parlé le

médecin légiste. Le paquet de feuilles manuscrites est entrouvert. *Les gars du SAMU ont regardé dedans pour savoir ce qu'il contenait... Je me demande s'ils en profitent aussi pour jeter un coup d'œil sur le corps des cadavres, les seins des jolies mortes, les vulves, les pénis pour se comparer, se rassurer. Une inquiétude. Un enterrement, une publication posthume et ma copine qui me harcèle avec ses désirs de biberons et de couches. Et un manuscrit ! Tout pour m'emmerder.*

— Tu vois, tu m'écoutes pas ! hurle Rita-Adèle.

— Mais oui, baby, je...

Elle a coupé. Encore une fois. *Grr ! Qu'elle aille chier !* Il ne répondra plus. Faut qu'il dorme. Rosaline lui tend deux ansiolytiques et continue de déballer leurs bagages. Heureusement qu'elle est là.

Neil hésite, puis s'approche du paquet, le prend, l'ouvre, sort les deux premières pages et lit.

Montréal, 14 août 2009

*J'ai la nausée. Dès que je bouge, mon estomac et mon œsophage menacent de s'ouvrir pour laisser s'échapper tout ce que j'ai avalé depuis que je suis née. Je reste donc à la maison, le plus souvent couchée dans mon lit, en position fœtale, à faire d'infimes mouvements à la manière d'un autiste en pleine crise. En principe, je devrais marcher, faire un peu de sport, natation, yoga, pilates, car j'additionne les kilos. Ce matin, je me suis pesée et l'aiguille de la balance m'a rigolé au nez, la salope, elle m'a promis des journées infernales de flagellation devant tout ce qui contient du chocolat... et ce qui n'en contient pas. Parce que pour compliquer la donne, je suis obsédée par la nourriture. Tout goûte bon. Mes sens sont en alerte. Je capte les odeurs à la manière d'une louve qui cherche du gibier pour nourrir sa portée. J'arrive à sentir les deux pelletées de terre du minuscule parterre qu'il y a devant le loft, alors que je suis dans le salon et qu'un mur épais nous sépare. Je pourrais identifier chacune des espèces végétales qui s'y trouvent si j'avais lu *La flore laurentienne* au lieu de me pogner le beigne devant la télé à regarder des émissions débilantes ou de courir les rues à la recherche d'aventures à baiser. Je sens la soupe aux légumes qui mijote longtemps; le poulet rôti embroché, qui tourne sur lui-même comme une ballerine dans une boîte à bijoux; les tomates basilic si fraîches; les bonnes frites molles et huileuses des bouis-bouis de coin de rue, qui titillent les souvenirs d'enfance de soirs d'été, la peau salie par les jeux de la journée... Je sens absolument tout, j'ai*

*donc faim tout le temps, mais je dois me retenir, un calvaire. Je ne pense qu'à la nourriture, qu'à ce que j'engloutirai pour déjeuner, dîner, souper, collationner. J'ai mal au cœur et je mange; l'un ne va pas sans l'autre. Souvent, les brûlures d'estomac se mettent de la partie, comme si j'avais avalé un kilo de piments jalapenos lors d'une compétition contre un petit gros Mexicain. Le pire est que je rote continuellement, ce qui titille mes sucs gastriques qui envoient des psitt chimiques sur la couche irritée. Résultat : j'ai encore plus mal.*

*Mes seins grossissent de semaine en semaine. De grosses veines bleues les bariolent comme des tableaux abstraits. Mes seins sont immenses. Bientôt, ils auront le droit de vote. Quand j'entre dans une pièce, j'arrive au moins trois minutes après eux. Ça me coûte un bras en soutiens-gorge, soutiens-gorge que je ne parviens pas à porter en tout temps, comme on m'a suggéré. L'année prochaine, j'aurai des mamelles pendantes de Pygmée.*

*Je souffre aussi d'étourdissements, alors je marche à pas de tortue. Quand il faut absolument que je sorte, j'enrage dès qu'un chauffeur pressé joue du klaxon parce que je ne traverse pas assez rapidement. Je relève sa plaque d'immatriculation mentalement en me faisant la promesse d'aller taguer toute sa famille avec de la peinture indélébile et mettre une bombe en dessous de sa voiture dès que je le pourrai.*

*J'ai aussi des ballonnements, mon intestin et mon estomac gonflent comme des baudruches, j'ai mal. Si ce dernier problème apparaît au restaurant, pas le choix, je dégrafe mon soutien-gorge au risque que mes seins fracassent les assiettes et assomment les serveurs. Mes ballonnements me font souffrir le martyr. Si on m'avait dit que mon premier signe de grossesse serait de péter !*

*Eh oui, mon chéri, ma chériouette, ta mère pète. Ta mère pète d'allégresse, de joie, de maux de cœur. Ta mère pète en t'attendant, tout comme elle t'écrit en t'attendant, pour occuper le temps, mais aussi pour te concocter un petit héritage de mon cru. En fait, je te prépare un album photos, mais en*

*mots. J'aurais aimé te léguer plein de fric qui t'assurerait des jours dorés ou au moins des études dans ce petit pays où l'éducation est considérée comme un bien qu'on achète au même titre qu'une cafetière et où l'on préfère faire payer cher les études, question de créer un peuple d'exécutants, de peseurs de boutons. Si je te lègue ce drôle d'objet, sache toutefois que ton père, lui, te prépare un lourd héritage, tout en tradition française, qui pèse déjà sur nous. On laisse toujours quelque chose à nos enfants, bon ou mauvais.*

*Donc, voilà mon cacatoès à huppe jaune déplumé, je t'écris pour cette raison, mais aussi pour calmer mon anxiété et, bien sûr, ma hâte de te voir. Car ta mère ne sait rien faire d'autre que de pianoter sur un clavier pour raconter des histoires à la volée, des histoires de princesses paumées, désabusées, d'hommes-objets et de bas-fonds de Montréal. Mais pour toi, elle racontera de belles histoires qui finissent bien, avec des chevaliers à cheval sur des Porsche volantes ou des superbébés capables de pirater Internet pour détrousser les méchants de ce monde. Mon poupon, ma poupone, je t'inventerai des univers juste pour toi, qui te feront croire que tout est possible, que tout t'est possible, que le monde est un immense terrain de jeu et que c'est à ton tour de lancer le ballon, mais même s'il y aura ces moments de magie, je te dirai toujours la vérité. Oui, mon ti-pou, ma tite-poune. D'ailleurs, c'est aussi pour cela que j'ai décidé de t'écrire ton histoire, tes débuts dans la vie. Te dire ce qui se passe de l'autre côté du placenta afin que tu saches presque toujours à quoi t'attendre de moi, de ton père, des autres, de la vie.*

2009... *C'est l'année de ma conception. Euh... c'est quoi, ça ? Un journal intime ? Un roman ? C'est vrai ou c'est pas vrai ? Pis si c'est vrai ? No way ! Pas question que des étrangers lisent ça. C'est privé. Fuck la postérité ! Pis s'il y a des trucs superintimes ? Je veux rien savoir de ça. C'était sa vie ! Putain de manuscrit ! Maman, qu'est-ce que tu viens de me faire ?*

— J'AVAIS PAS BESOIN DE ÇA, CRISSE !

Neil lance le paquet. Le papier kraft se déchire. Une pluie de feuilles dans la pièce. Il en veut à sa mère pour le manuscrit, mais surtout d'être morte, de ne plus être là au cas où, pour l'encourager, le soutenir, lui dire que tout va bien aller. *Merde ! J'avais me mettre à chialer.*

Neil vient de faire quelques pas pour changer de pièce quand il remarque les traces de ses semelles sur les pages. Il a l'impression d'avoir marché sur sa mère. Les remords. Il se penche et les ramasse, en lisant distraitemment des bouts de texte : *« C'est terrible de dire ça, mais ta mère n'est pas nostalgique ni sentimentale. Et pas question qu'on me fasse sentir coupable d'avoir mis un terme à ces grossesses... » « Ton papa, mon petit ourson en jelly bean, doit penser que son géniteur a quelque chose du Tout-Puissant, qu'il est omniscient, que parce qu'il est l'auteur de ses jours... » « Ton grand-père continue de me harceler avec ses assiettes. » « Ben oui, ta mère ment pour faire plaisir à sa belle-famille, c'est ça, la civilisation. » « ... que je pouvais faire en sorte que ça se passe autrement, rendre toutes ses journées formidables, merveilleuses, même celles qui remontent à l'année dernière. »* Soudain, ses yeux